

LES JEUX DU MONDE

Jean-Pierre Augustin
Pascal Gillon

LES JEUX DU MONDE

Préface de Thierry Terret



Cartographie : Carl Voyer

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2021 pour la première édition

© Dunod, 2024 pour l'édition de poche

11, rue Paul-Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-086664-9

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Introduction : Les JO comme vitrine géopolitique.....	13
L'emprise d'une mythologie contemporaine	15
L'irréalisable apolitisme olympique	17
Un vecteur d'identités nationales et de classement des États	19
L'olympisme, reflet et acteur des relations internationales.....	22
Chapitre 1. Un théâtre géopolitique en recomposition	25
La matrice européenne de l'olympisme	26
L'illusoire neutralité politique.....	37
Les recompositions territoriales et le tournant économique	57
L'olympisme pour exister sur la carte du monde....	78
Chapitre 2. Une gouvernance mondiale sous tension....	99
Les rapports de force au sein du Mouvement olympique	103
Les comités nationaux relais du CIO	128
Des Jeux soumis aux influences extérieures	135
Comment réguler le système olympique?	148
Chapitre 3. La capture de la performance olympique	165
Une mondialisation sportive construite.....	168
Des succès très concentrés.....	190
Critères de réussite et stratégies de spécialisation	207

Chapitre 4. La vitrine compétitive des villes olympiques	225
Des désignations sous influences.....	227
Un événement spatial qui laisse des traces.....	235
La difficile ouverture mondiale des villes olympiques.....	254
Le tournant des années 2020.....	263
Chapitre 5. Les défis de l'olympisme	271
Les défis à réguler en interne.....	272
Les pressions externes	284
Les défis de l'impossible prospective	290
Conclusion : Les Jeux du monde, un théâtre de compétitions, d'utopies et d'incertitudes.....	297
Le monde de l'olympisme a changé.....	298
L'olympisme, héritier d'un siècle de domination occidentale	299
Valeurs et contre-valeurs de l'olympisme	302
L'olympisme, entre critique et utopie.....	304
Annexes	307
Bibliographie sélective	321
Notes	325
Table des sigles	331
Table des figures et des tableaux	333

PRÉFACE

Les Jeux du monde! Avec un titre-invitation, Jean-Pierre Augustin et Pascal Gillon situent d'entrée leur propos: questionner les jeux Olympiques à l'aune de la géopolitique et des relations internationales. Classiquement, celles-ci analysent les États et les organisations intergouvernementales à travers quatre questions principales ou défis:

- la sécurité: politiques d'influence, conflits et guerres;
- la liberté: coopération, paix et progrès;
- l'ordre et la justice: intérêts partagés, règles et institutions;
- le bien-être: richesse, pauvreté et égalité.

Pour autant, si les relations internationales ont émergé en tant que domaine académique après et à cause de la Grande Guerre, les aspects liés à la sécurité, à l'armée ou à la diplomatie ne constituent plus qu'une partie des travaux des chercheurs. Depuis les années 1980, le regard s'est en effet largement déporté vers d'autres sujets dont la liste ne cesse de s'étirer: interdépendance économique et culturelle, droits de l'homme, sociétés transnationales, organisations internationales, environnement, sécurité humaine, crime organisé, terrorisme, inégalités entre les sexes, etc.

En parallèle, les approches ont su emprunter toujours davantage à un nombre croissant de disciplines et de méthodes autour des sciences politiques : économie, histoire, géographie, droit international, philosophie, travail social, sociologie, anthropologie, criminologie, psychologie, études de genre ou études culturelles. Avec la géopolitique, l'analyse s'attache par définition plus radicalement aux rapports de force qui s'exercent sur un territoire donné.

Or, alors que le sport a depuis toujours, de fait, joué un rôle politique à tous les niveaux et sur toutes les échelles allant du local au global, une géopolitique du sport proprement dite est demeurée longtemps absente ou balbutiante. Dans la collection d'essais que j'avais réunis sur ce sujet en 2011¹, j'indiquais ainsi que, pour la France, les premiers travaux n'étaient apparus qu'au début des années 1990 à la faveur de deux initiatives, l'une menée à Besançon par des géographes, l'autre à Metz par des historiens². Mais, au sein de la planète sport, l'olympisme possède des caractéristiques singulières qui différencient les jeux Olympiques des autres grands événements et le CIO des autres instances dirigeantes. Si bien que les approches géopolitiques des JO s'avèrent encore plus récentes, avec un sursaut académique que l'on peut identifier autour du changement de millénaire. En témoignent alors, au niveau international, les premières synthèses³ et, dans l'Hexagone, la publication de plusieurs numéros de revue⁴ et de quelques ouvrages parmi lesquels, déjà, Jean-Pierre Augustin et Pascal Gillon faisaient valoir leurs apports prometteurs⁵.

Même centrée sur l'olympisme, la géopolitique ouvre de très vastes champs d'investigation. À l'occasion du module *Sport and international Relationship* dont j'avais la responsabilité dans le cadre d'un *Master of Art in Olympic Studies*⁶ voilà une dizaine d'années, je rappelais ainsi aux étudiants réunis à Lausanne que la littérature scientifique sur les liens entre relations internationales, mouvement olympique et olympisme avaient été explorés à travers six principales orientations :

- diplomatie du CIO et des CNO: décisions (inclusion, exclusion), institutions, symboles, politiques (dopage, sécurité, etc.), programmes et réglementation sportive ;
- utilisation des Jeux par les États: les JO comme éléments de politique étrangère, la création des identités nationales, la participation et la non-participation aux Jeux, la conquête des médailles, l'accueil des jeux ;
- rôle des médias: propagande et contre-propagande ;
- rôle des parties prenantes et de la société civile: droits de l'homme, sponsors et pouvoirs économiques, etc. ;
- action des groupes et des individus: résistance à la domination et à la subordination, attaques, mouvement de boycott, etc. ;
- analyse du Mouvement olympique au regard des catégories de genre, de race, d'ethnie, de religion et de classe sociale.

De ces différents axes, le présent ouvrage s'attache surtout à synthétiser les deux premiers. Dans un texte ciselé, Jean-Pierre Augustin et Pascal Gillon déconstruisent ainsi les jeux Olympiques pour en restituer, avec beaucoup de lucidité et d'érudition, les logiques et contradictions. Leur texte se veut équilibré : les Jeux n'y sont réduits ni à un vil outil au service d'États ou de multinationales manipulatrices, ni à un événement hors du temps et des contingences, qui serait définitivement affranchi des affres de la société au prix de la règle 50 de la charte olympique, celle qui, mi-bouclier juridique, mi-paravent éthique, vient rappeler quelque peu naïvement que les Jeux doivent être neutres.

Une fois posées les grandes étapes de l'histoire politique des JO qui confirment que les Jeux sont autant, voire davantage, une compétition entre nations qu'une rencontre entre athlètes, les deux auteurs s'attachent à la gouvernance du CIO, en mettant en évidence comment un système apparemment bien huilé est en réalité sous la double pression de facteurs extérieurs et d'autres propres au monde du sport. Ils s'arrêtent ensuite sur la production et le sens géopolitique de la performance sportive, étudiant aussi bien les déséquilibres dans la participation des États aux Jeux que la concentration des podiums autour de quelques-uns d'entre eux, nuanciant avec justesse le poids de la qualité de l'encadrement, comme celui de la taille ou de la richesse du pays. Viennent ensuite des réflexions sur les villes olympiques à l'ère de la mondialisation, avec des approfondissements bienvenus sur les cas récents de Pékin,

Rio, Paris ou Los Angeles – seule Londres manque à l'appel. Il est vrai que, si l'histoire de la mondialisation est millénaire, elle connaît une extraordinaire accélération avec l'entrée dans un XXI^e siècle qui, sans avoir mis totalement fin aux grands conflits armés, a dû d'ores et déjà traverser des crises multiples, qu'elles soient financières et commerciales, démocratiques et politiques, ou environnementales et sanitaires. Quant au sport, notamment celui de la très haute performance, il subit évidemment ces vicissitudes, mais connaît également ses propres crises, alimentées par les limites associées à des modes de gouvernance singuliers, une dépendance croissante aux médias, à la finance mondiale, une circulation toujours plus facilitée des personnes, des performances qui bousculent les codes de genre et les catégorisations traditionnelles de l'Humain, et une évolution incontrôlable des technologies et des pratiques médicales et génétiques d'aide à l'athlète.

On comprend dès lors que Jean-Pierre Augustin et Pascal Gillon consacrent une ultime partie, plus prospective, aux grands défis que l'olympisme doit désormais relever, en interne (gouvernance, programme, lieux, genre) comme en externe face à la pression de la finance et des gouvernements, tout en tenant compte d'enjeux environnementaux et sanitaires de plus en plus pressants, les premiers stimulés par l'accord de Paris, les seconds rappelés dramatiquement par l'apparition d'un coronavirus qui ne connaît pas les frontières, mais dont la gestion relève aussi assurément de la géopolitique. Ajoutons peut-être le défi sécuritaire, évoqué

dans l'ouvrage mais non approfondi, et qui, dans le cas de la préparation de Paris 2024, fait l'objet d'une attention extrêmement forte du gouvernement français et du comité d'organisation des Jeux dans ses multiples volets de protection contre le risque terroriste, de gestion des foules, de sécurité des biens et des personnes et de cybersécurité.

L'approche générale du livre est celle de deux auteurs dont les travaux sur le sport et l'olympisme ont contribué à renouveler avec bonheur leur discipline tout en éclairant le phénomène sportif aux côtés des autres sciences sociales. Alors que la survie des Jeux de Tokyo est en discussion et que la préparation de ceux de Paris connaît quelques soubresauts, leur contribution vient à point nommé. Car si, même sans spectateur, la flamme olympique ne semble assurément pas prête de s'éteindre, jamais elle n'aura suscité autant d'interrogations. *Les Jeux du Monde* viennent très heureusement nous le rappeler.

Thierry Terret
Historien du sport
Ancien recteur, chancelier des universités
Délégué ministériel aux jeux Olympiques
et Paralympiques

INTRODUCTION

LES JO

COMME VITRINE GÉOPOLITIQUE

Les jeux sont aux racines des cultures du monde et les Jeux sportifs célébrés par l'olympisme se sont imposés sur les cinq continents. Mais cet olympisme reste l'héritier d'un siècle d'impérialisme occidental et révèle encore la puissance des nations établies. Le rassemblement de plus de 200 nations qui défilent lors de l'ouverture des Jeux d'été dans le rendez-vous le plus médiatisé de la planète ne saurait cacher la domination sportive, qui s'ajoute à celles politiques et économiques des pays les plus riches. Ces allégations peuvent être complétées par d'autres soulignant les valeurs d'universalisme, d'égalité et de fraternité incarnées par le sport, sans oublier le plaisir et la joie qu'il procure. Force est de constater, en regard des millions de personnes partageant les mêmes émotions, que l'olympisme ne peut être réduit à un opium anesthésiant les consciences, ni à une machinerie de manipulation et de désinformation politique. On peut lui reprocher de ne pas réussir à juguler les dominations et les dérives politiques, économiques et culturelles, mais il garde une valeur symbolique incontournable dans un monde où les grands récits, les dogmes et les croyances

ont perdu une partie de leur force. Ni tout à fait simulacre, ni tout à fait guerre, les luttes olympiques sont les rituels modernes où l'ordre mondial se donne à voir et se reproduit en paraissant se dissoudre.

Depuis près de 20 ans, l'olympisme est confronté à de nouvelles questions résultant de la mondialisation. Il a conforté sa position hégémonique en rassemblant depuis les Jeux d'Athènes en 2004 plus de nations que l'ONU, traduisant ainsi son acceptation de tous les régimes politiques, même les plus totalitaires. Il a endigué les tentatives de boycotts ayant joué, notamment pendant la guerre froide, le rôle de baromètre des relations internationales. Il a ouvert l'organisation des Jeux aux pays émergents des BRIC (Brésil, Russie, Inde, Chine) – seule l'Inde reste un géant sportif endormi. Il a partagé sa gouvernance avec les agents économiques et communicationnels, qui lui offrent en échange une puissance financière inégalée. Dans le même temps, il ne réussit pas à juguler les dérives du système qui s'accroissent depuis 2004. Celle du marché des joueurs et de la flexibilité des nationalités sportives dans un monde de mobilités accélérées, celle du dopage et même du « dopage d'État », malgré la création de l'AMA (Agence mondiale antidopage) et de l'imposition, en 2004, d'un Code antidopage; celle enfin de la corruption de membres du Comité international olympique (CIO) qui marchandent leurs voix aux pays les plus offrants. Il se confronte enfin avec la pandémie mondiale de la Covid-19, qui remet en cause la globalisation néolibérale et pose la question du « monde d'après ».

Cet ouvrage s'inscrit dans une perspective critique qui cherche à éviter les deux écueils de la célébration béate et de la condamnation systématique. Il vise à offrir des éléments permettant de comprendre qu'au-delà de la puissance du mythe d'égalité entre les personnes et les nations, qui donne sa force à l'olympisme, son apolitisme de façade ne résiste pas aux rapports compétitifs entre les États. Mais son puissant système de gouvernance mondiale lui permet cependant d'être, au-delà d'un simple reflet, un acteur à part entière des relations internationales.

L'emprise d'une mythologie contemporaine

Les écrits dogmatiques contre l'olympisme n'insistent que sur les dérives politiques et économiques des Jeux en évoquant pour les derniers les « Jeux totalitaires de Pékin » en 2008, les « Jeux gagnés par le lobby anglo-saxon de Londres » en 2012, les « Jeux asociaux de Rio » en 2016 ou encore les « Jeux truqués de Sotchi » en 2014. Les thuriféraires de l'olympisme ne font guère mieux en limitant leurs propos à la beauté de l'effort et de l'exploit ou à la fraternité partagée. Si ces allégations détiennent une part de vérité, elles limitent les propos à une vision univoque du mouvement qui n'explique ni sa complexité, ni sa réussite ou son efficacité.

Une des forces de l'olympisme vient de sa capacité à s'enraciner dans la continuité mythologique en utilisant une collection d'éléments symboliques valorisés à l'ouverture de chaque Jeu. Ces éléments sont le

résultat d'initiatives successives qui ont donné corps au mythe. Le drapeau brodé des cinq anneaux entrelacés exprimant l'universalité de l'olympisme par l'union des cinq continents est inauguré à Paris en 1914. Le serment prononcé pour la première fois à Anvers en 1920 engage la loyauté des concurrents et le respect des règlements. La flamme, officiellement introduite aux Jeux d'Amsterdam en 1928, est allumée à Olympie et relayée par des athlètes jusqu'au stade des Jeux à partir de 1936. Son rénovateur Pierre de Coubertin (1863-1937) affirme avant les Jeux de Berlin: «Les jeux Olympiques peuvent être célébrés sur un rythme d'une rigueur astronomique, parce qu'ils constituent la fête quadriennale du Printemps humain, honorant l'avènement successif des générations humaines» (message radio du 4 août 1935).

Depuis les années 1970, ce cérémonial est complété par deux spectacles culturels les plus regardés au monde: la cérémonie d'ouverture évoque les grands thèmes de l'hospitalité, de la fraternité, du mélange des peuples et de la paix; lors de la cérémonie de clôture, les athlètes des différentes nations sont mêlés et, après la fête, l'extinction de la flamme annonce le prochain rendez-vous. Tout concourt à ouvrir sur l'imaginaire, à proposer une version poétique et enchantée du monde, une vision prophétique qui idéalise la réalité en la magnifiant. L'émerveillement que procurent les Jeux et le sport semble être une réponse aux réalités d'un monde désenchanté, et les JO trouvent leur force dans le fait que les sociétés modernes sont à la recherche

de cérémonies fusionnelles où se mêlent le logos et le mythos, une vision scientifique du monde et une version mythique de son histoire.

L'efficacité symbolique des Jeux vient donc de la constitution progressive d'un mythe contemporain qui favorise un imaginaire offrant des réponses aux inquiétudes et aux désirs des hommes. Ce mythe moderne et ses rites séculiers sont des répliques du sacré dans un monde laïcisé qui en utilise le langage. Les foules se rassemblent dans les cathédrales de béton que sont les stades pour participer aux célébrations sportives. Lorsque la « messe » est dite, les héros (les athlètes), véritables demi-dieux, sont honorés, récompensés et, pour certains, deviennent des modèles. L'énorme médiatisation des Jeux, grâce à la télévision, aux radios, aux journaux et toutes sortes de médias permet de suivre par procuration l'événement et le sacralise sous forme d'icônes et d'images.

Mais comme tout mythe, l'olympisme mérite d'être déconstruit. Non pour nier l'effet positif et l'efficacité symbolique dont il est porteur, mais pour mettre à jour les enjeux politiques et économiques généralement occultés dans les écrits de célébration.

L'irréalisable apolitisme olympique

La géopolitique contemporaine résulte de la division du monde en États de plus en plus nombreux qui mobilisent leurs ressources pour affirmer leur place dans la compétition mondiale. Ces divisions et répartitions

des États dans chaque continent se sont complexifiées à partir du XIX^e siècle en Europe et dans ses prolongements avant de s'étendre au reste du monde. C'est dans ce contexte que Pierre de Coubertin propose dès 1894 une organisation et des manifestations tous les quatre ans au cours desquelles les sportifs représentant leurs propres pays s'affrontent dans un système dirigé par le CIO. Ce système a depuis évolué pour devenir aujourd'hui l'organisation internationale qui rassemble le plus grand nombre de nations et propose la plus grande entreprise de spectacle au monde, en s'appuyant sur une puissante dramaturgie mondiale capable de cristalliser une charge émotionnelle contemporaine. Ainsi, si les clubs sportifs, puis les fédérations nationales et internationales ont précédé l'olympisme et ont permis aux sports d'être des attracteurs d'organisation sociale, c'est bien l'olympisme qui a joué le rôle d'intermédiaire culturel de la mondialisation pour en devenir l'un de ses acteurs.

Ce constat est bien plus complexe que les intentions affichées insistant sur la nécessité d'une neutralité politique du Mouvement olympique, dont la charte olympique rappelle les principes fondamentaux: «favoriser une société pacifique soucieuse de préserver la dignité humaine, le respect des droits de l'Homme et le refus de toute discrimination». Plus que vers la neutralité, les Jeux se sont aussi orientés à plusieurs reprises vers la recherche «d'une paix temporaire» dans la tradition grecque de la «trêve olympique» en prétextant le caractère unificateur du sport. Dans cette perspective, l'ONU a adopté en

1993 une résolution visant à cesser les hostilités pendant la tenue des Jeux, qui n'a pas eu de véritables effets sur les conflits, même si elle a été respectée à Sarajevo en 1994, pendant les Jeux d'hiver de Lillehammer en Norvège.

Le prétendu apolitisme de l'olympisme reste néanmoins bien éloigné de la réalité et des rapports de force qui s'opèrent entre les nations. L'interdiction officielle de la politique dans les Jeux concerne surtout les athlètes qui ne doivent pas exprimer leur opinion, mais elle n'empêche pas les prises de parole des chefs d'États et de gouvernements, qui sont massivement présents lors des cérémonies d'ouverture. Plus globalement, l'histoire de l'olympisme, née dans l'Europe des nations, montre à l'évidence qu'il n'a pu rester à l'écart de trois crises majeures, celle de l'entre-deux-guerres liée à la montée du fascisme et du marxisme, celle de l'après-guerre avec le partage du monde et la constitution d'ensembles géopolitiques idéologiquement concurrents, celle enfin des années 1980 avec la mondialisation de l'économie et l'emprise du marché sur les Jeux. À tous ces niveaux, l'olympisme a failli à son projet original qui valorisait la neutralité politique, l'amateurisme et la pratique de l'excellence plus que le spectacle ; il est devenu un substitut incapable de résister au déferlement nationaliste et à l'ultra-libéralisme économique. Concevoir l'olympisme et ses manifestations comme se situant en dehors des questions géopolitiques revient à occulter les rapports de force réels entre les États, qui sont les ferments de la géopolitique olympique, même s'il reste un moyen de gouvernance mondiale jamais égalé.

Un vecteur d'identités nationales et de classement des États

Le club du CIO, relativement fermé à ses débuts avec 14 pays présents aux jeux d'Athènes en 1896, s'agrandit progressivement à plus de 200 nations aux Jeux de Rio de 2016. Ils sont exactement 205, plus une équipe d'athlètes olympiques indépendants du Koweït dont le CNO était suspendu pour ingérence de l'État et une équipe d'athlètes d'élites frappés par la crise mondiale des réfugiés. Ce club du CIO rassemble donc dans son projet l'ensemble de la planète. Les adhésions se sont réalisées par étapes en suivant les aléas de la géopolitique mondiale. De 1894 à 1915, les 22 pays qui obtiennent leur adhésion représentent le cœur du pouvoir mondial autour de l'Europe occidentale et des espaces de peuplement anglo-saxon. La présence du Japon dès 1912 souligne à la fois sa montée en puissance et sa volonté d'accéder aux modes de représentations occidentales.

Entre les deux guerres, la diffusion se poursuit en Europe par l'adhésion des nations du Sud et de l'Est (à l'exception de l'URSS) et par l'entrée massive des pays d'Amérique latine, conséquence d'une indépendance politique précocement acquise, mais aussi de l'influence de la culture européenne. Après la Seconde Guerre mondiale, les nouvelles adhésions sont le résultat des bouleversements de la guerre, avec l'admission de l'URSS et de ses alliés et des vagues de décolonisation politique, qui émancipent les territoires des anciens empires coloniaux. Depuis 1970, l'accession à l'indépendance des

derniers « confettis d'Empire » permet d'accueillir plusieurs dizaines de pays, et la fin de l'URSS redonne une existence à des nations reconstituées. Pour ne prendre que ce dernier exemple, l'éclatement de l'URSS permet aux pays issus du bloc soviétique de rechercher une reconnaissance sportive avant même, pour certains, d'avoir obtenu la reconnaissance politique comme ce fut le cas pour la Croatie et la Slovénie qui participèrent aux Jeux d'Albertville en février 1992 alors que ces jeunes nations ne seront officiellement reconnues à l'ONU qu'en mai 1992.

La course aux médailles a commencé pendant l'entre-deux-guerres pour se renforcer durant la guerre froide. Certains observateurs ont alors considéré qu'elle remplaçait les affrontements militaires majeurs devenus impossibles en raison de la dissuasion nucléaire. Cette lutte Est-Ouest débute à Helsinki en 1952 où l'URSS, nouvellement admise dans le club olympique, affirme sa volonté de se mesurer avec les pays capitalistes dans le domaine symbolique du sport. Elle est suivie dans cette voie par les républiques socialistes et en particulier l'Allemagne de l'Est. À partir de 1956, l'URSS devance les États-Unis à l'exception des Jeux de Tokyo en 1964 et de Mexico en 1968. Cette domination atteint son apogée en 1988 aux Jeux de Séoul où, un an avant la chute du mur de Berlin, l'URSS et la RDA se placent devant les États-Unis. Depuis, la Chine a pris la place de l'URSS dans la compétition avec les États-Unis : après avoir quitté l'olympisme en 1958, elle fait son retour au Jeux de Los Angeles boycottés par Moscou et s'impose très vite comme l'une des premières nations olympiques. Classée

quatrième par le nombre de médailles à Barcelone en 1992 et à Atlanta en 1996, puis deuxième à Athènes en 2004, elle obtient la première place à Pékin en 2008, et reste sur le podium avec une deuxième place à Londres et une troisième à Rio. Ces rivalités ne doivent cependant pas masquer une opposition Nord-Sud illustrant clairement un système monde à deux vitesses.

L'olympisme, reflet et acteur des relations internationales

Les analyses historiques soulignent que l'olympisme est d'abord un reflet des relations internationales. Les guerres mondiales ont interrompu les Jeux et les vaincus en ont été écartés pour un temps : c'est seulement en 1924, aux Jeux d'hiver de Chamonix et aux Jeux d'été de Paris, que l'Autriche est réintégrée dans l'olympisme ; l'Allemagne doit attendre ceux d'Amsterdam en 1928 pour être à nouveau admise à concourir. La présence du politique atteint son apogée aux Jeux de Berlin en 1936 lorsqu'Hitler les utilise pour une parade du nazisme. Après la Seconde Guerre mondiale, aux Jeux de Londres en 1948, les vaincus, Allemands et Japonais, sont encore écartés. L'Allemagne – mais seulement de l'Ouest – et le Japon sont réintégrés dans le club olympique à Helsinki en 1952 où l'URSS s'affronte au bloc occidental dans le contexte de la guerre froide. Ce contexte favorise les tensions, et les boycotts se multiplient. À Melbourne en 1956, la Chine communiste qui prend ses distances avec l'URSS, mais aussi l'Espagne, les Pays-Bas, la

Suisse en protestation contre la répression soviétique à Budapest, et l'Égypte, le Liban, l'Irak, en raison de la crise de Suez, refusent de participer. Les Jeux suivants, ceux de Rome en 1960 et de Tokyo en 1964, sont ceux de la détente, mais ceux de Mexico s'inscrivent dans la contestation de l'année 1968, avec les poings levés, gantés de noir, et les têtes baissées des athlètes américains Tommie Smith et John Carlos. Les quatre olympiades suivantes sont à nouveau des reflets sombres des relations internationales. Munich en 1972 est le théâtre du drame sanglant de l'attaque du commando terroriste palestinien Septembre noir contre les athlètes israéliens – onze membres de l'équipe olympique israélienne ont été assassinés; puis suivent trois nouveaux JO boycottés, Montréal par les pays d'Afrique pour dénoncer la poursuite de relations sportives avec l'Afrique du Sud par des pays occidentaux (en l'occurrence la Nouvelle-Zélande en rugby), Moscou par de nombreux pays occidentaux suite à l'invasion de l'Afghanistan par les troupes soviétiques, Los Angeles par l'URSS et ses alliés répondant ainsi au boycott précédent. Le retour à la normale s'effectue aux Jeux de Séoul en 1988; la nouveauté vient ensuite de l'entrée de la Chine qui remplace l'URSS dans la course aux médailles avec les États-Unis.

Les affiliations des nations reconstituées après la fin de l'URSS renforcent encore la puissance du CIO qui parvient à rassembler l'ensemble des États du monde. Depuis le milieu des années 1980, l'olympisme abandonne le principe de l'amateurisme largement bafoué par les athlètes d'État côté soviétique et universitaires

côté américain et s'ouvre à l'économie mondiale. Cette ouverture s'accroît depuis 2004 en raison de la révolution numérique et du géomarketing médiatique, soulignant la dépendance du mouvement aux multinationales établies et émergentes.

Si l'olympisme est un reflet des relations internationales et des mutations économiques et technologiques, il reste acteur et médiateur des relations diplomatiques et l'acteur décisif dans le choix des villes. Dans ce jeu, le *soft power* devient une nouvelle forme de puissance jouant sur la séduction plus que sur la coercition. La « diplomatie du ping-pong » qui a permis le rapprochement entre la Chine et les États-Unis en pleine guerre du Vietnam est souvent évoquée, mais plus insidieux est l'usage des images multiples de l'olympisme qui, diffusées à l'échelle mondiale, façonnent une représentation de la planète. Ces images n'ont pas un simple rôle d'information, en présentant les résultats des athlètes nationaux, elles énoncent aussi un état du monde et contribuent à le promouvoir.

En se démarquant des ouvrages de célébration sur l'olympisme, mais aussi de ceux qui en présentent une critique systématique, l'ambition de cet ouvrage est de proposer une nouvelle approche géopolitique du phénomène en rappelant les données de l'Histoire, en analysant les éléments de gouvernance du CIO, en dévoilant les fondements de la productivité sportive et en soulignant les défis du mouvement au XXI^e siècle. Reste que la flamme olympique questionne car le monde est toujours à la recherche de mythologie contemporaine et d'utopies porteuses de valeurs.

UN THÉÂTRE GÉOPOLITIQUE EN RECOMPOSITION

Les jeux Olympiques peuvent être considérés comme un théâtre géopolitique toujours en recomposition. Ils sont d'abord un spectacle qui devient progressivement le premier spectacle mondial résultant d'une mise en scène complexe. Cette mise en scène est géopolitique car elle débute par un lever de rideau où les nations défilent derrière leur drapeau et se poursuit par des actes où les athlètes nationaux s'affrontent. La scène est différente d'une olympiade à l'autre en se déplaçant d'une ville à l'autre. Sans explication préalable et en jouant sur sa capacité à compresser les espaces mentaux, les allégations sommaires interprètent la réalité des Jeux en prenant le risque de manipuler des clichés. Ainsi pour certains¹, l'olympisme n'est qu'une comédie qu'il convient de dénoncer alors que pour d'autres², il est un message véhiculant des valeurs d'égalité et d'excellence dont le sport serait porteur. En analysant une partie de la réalité, chaque tenant de ces deux approches éclaire une seule face d'un double processus.

L'olympisme s'inscrit dans une géopolitique qui ne fait pas l'économie des rapports de force modelant les sociétés. D'une part, le sport représente pour les États-nations intérieurement pacifiés un moyen d'identification emblématique. De l'autre, les jeux Olympiques et les compétitions internationales permettent l'affrontement régulier dans un contexte de paix mondiale fragile. Substitut des passions nationales, ils participent à une guerre symbolique que l'olympisme tente, quitte à en abandonner ses principes initiaux, de juguler et de contrôler. En revisitant la genèse européenne du mouvement, les crises politiques de l'entre-deux-guerres et de la guerre froide, et l'emprise de l'économie sur le système, il est possible de souligner à la fois comment l'olympisme a failli à son projet originel et comment il reste, à côté d'autres instances internationales, un atout des relations mondiales et une force d'organisation universelle.

La matrice européenne de l'olympisme

C'est en Europe que la rénovation des jeux Olympiques trouve ses origines. Rien n'est joué au départ lorsque Pierre de Coubertin imagine en 1894 de les rétablir pour permettre aux jeunes Français de se mesurer à l'élite européenne, notamment anglo-saxonne, qui lui paraissait mieux armée pour affronter la compétition économique³. L'idée d'élargir cette visée à des rencontres internationales prend corps progressivement en réutilisant les mythes anciens et en constituant un système favorisant la confrontation des athlètes de différents

pays. L'universalisme olympique résulte donc de courants de pensées divers qui prennent leur source dans les humanités classiques et l'Antiquité. Mais l'élargissement de cette visée ne s'impose que lentement et les premiers Jeux témoignent de rapports de force soulignant les résistances d'une Europe divisée et conquérante, qui est aussi à la recherche d'universalisme.

L'Europe à la recherche d'universalisme

L'Europe de la seconde moitié du XIX^e siècle est marquée par une mutation économique, sociale et politique sans précédent. La Révolution industrielle a instauré de nouveaux modes de production transplantant les populations paysannes vers les villes, les forges et les fabriques, alors que la science ouvre des voies inédites vers le progrès et que le commerce international favorise les échanges des idées, des biens et des hommes. Les nations de l'Ouest européen partent à la conquête du monde; l'Asie, l'Afrique et l'Océanie sont des territoires à soumettre pour imposer un nouvel ordre mondial. Ces tendances et cette puissance ne sont cependant pas univoques car les nations européennes sont elles-mêmes divisées, en concurrence et n'en finissent pas de régler leurs dissensions internes et surtout externes. La diversité des histoires, des cultures et des peuples favorise les relents nationalistes, et aux querelles franco-allemandes récurrentes s'ajoutent désormais les luttes coloniales.

Sur ce terrain contrasté, quelques idées émergent. Les expositions universelles sont à la fois des occasions